MISSIONS DE LA RIVIÈRE-ROUGE.

JOURNAL DE MONSEIGNEUR GRANDIN[1].

Après nous être un peu remis de notre saisissement, nous nous réjouissons ensemble. Le P. GROLLIER, une fois assis sur sa cassette, put me tenir tête pendant la conversation : J'occupai la seule chaise du logis. La grande pauvreté que je constatai partout m'émut profondément. *Soyez tranquille, Monseigneur*, dit le P. GROLLIER, *nous avons de quoi fêter ce soir votre arrivée ; nous sommes en possession d'un castor et de deux perdrix que le P. Séguin a tuées.*

Il donna ordre au Frère KERNEY de préparer le repas du soir. Ce cher Frère fit cuire du poisson, c'était ce qui pouvait m'être le plus agréable, car depuis le 6 août je ne vivais plus que de viande, même le vendredi. N'en soyez pas scandalisé, Monseigneur, malgré votre amour pour la mortification, vous eussiez été obligé, en ma place, sinon de renoncer à vous mortifier, ce en quoi on peut plus que se satisfaire ici, au moins de renoncer à observer l'abstinence. Le poisson était donc pour moi un plat de fête. Afin que le régal fût complet, on y ajouta quelques crêpes, et pendant le souper on mit une chandelle sur la table, luxe que les Père ne s'étaient pas encore permis depuis qu'ils habitent cette maison.

Il est temps que je vous fasse connaître cette superbe demeure devenue par ma présence palais épiscopal. C'est une maison en bois, comme toutes les constructions du pays, de 22 pieds anglais de long sur 18 de large. Elle sert en même temps d'église, de salle des exercices, de salle de récréation,

[1] Voir t. II, p. 254; t. III, p. 208.

de réfectoire, de dortoir et de cuisine ; c'est un véritable *omnibus ;* elle sert aussi d'atelier de travail. Pour tout mobilier, il y a une vieille table et une vieille chaise qui ont été données par charité, un banc, quelques cassettes et enfin une horloge. Les lits ne prennent pas grande place ; ce sont nos couvertures que nous étendons chaque soir sur le plancher et que nous enlevons chaque matin. Au coin de la maison, se trouve une échelle pas trop solide, de la façon du P. SEGUIN ; elle sert à monter au grenier où se gardent la bourse et les provisions de la Mission. Cette bourse consiste en quelques pièces d'indiennes, plusieurs douzaines de mouchoirs de coton et quelques mètres de drap. Les provisions se composent de viande sèche et de poisson salé, de vingt livres au plus de farine, vingt livres de ce fameux pâté dont j'ai fait voir un échantillon à Votre Grandeur et que nous appelons ici *taureau* ou *pennican ;* ce pâté est caché, à peine si nous le regardons, je tirerai de là mes provisions de retour. Enfin pour dire absolument tout, il y a encore quelques livres de thé, de sucre, et pour les grandes fêtes, quatre ou cinq livres de riz. Avec les marchandises nous nous procurons les choses nécessaires à la vie et les moyens de transport pour le voyage.

Ce n'est qu'au mois d'août dernier que les Pères ont pris possession de cette demeure que la Compagnie leur a fait bâtir ; elle donnait alors passage à la pluie et aux vents et n'était éclairée que par quelques parchemins enfumés. La nécessité rend ingénieux. La Mission terminée, le Père SÉGUIN, aidé du Frère KERNEY, a refait la toiture et a éclairé convenablement l'intérieur au moyen de quelques châssis. C'est bien nécessaire dans ce pays, je vous assure, où les nuits d'hiver sont si longues. En moins de quinze jours le soleil va disparaître de l'horizon et je ne le reverrai pas à Good-Hope, bien que je ne doive partir qu'au mois de janvier. Cela vous explique pourquoi on ménage tant la chandelle. Avant mon arrivée, les Pères, pour l'épargner, disaient leur office à la lueur du foyer : j'ai cru devoir abolir cette coutume qui pouvait devenir dangereuse pour les yeux, mais en revanche, dans notre grande pauvreté, nous n'en brûlons plus qu'une

en disant la Sainte Messe. Je n'ai trouvé à Good Hope ni les sauvages, ni même les engagés de la Compagnie : les premiers sont éparpillés dans leurs déserts et ne viendront au fort que rarement; au printemps ils s'y réuniront; les seconds sont dispersés sur différents lacs où ils se livrent à la pêche ; ils seront bientôt de retour. Nous sommes donc en ce moment parfaitement tranquilles.

Depuis que je suis ici, on a continué de travailler à rendre la maison moins froide et plus logeable. N'étant pas assez bon ouvrier pour aider aux Pères, le plus souvent je me suis constitué le chauffeur du logis. Chaque jour prenant pour camail une espèce de grosse blouse de peau d'orignal et pour crosse une hache, j'allais faire ma provision de bois. Le 26 octobre, jour où nous avons commencé notre retraite annuelle, nous avons singulièrement enrichi notre établissement. J'ai béni un petit tabernacle où le Dieu de la pauvreté a bien voulu habiter dans un coin de notre maison. Les planches nous manquaient pour construire notre chapelle, le P. Séguin a dégrossi quelques perches que j'ai recouvertes de filets de pêche usés; nous avons collé sur le tout de l'indienne et des images, et nous avons maintenant un sanctuaire séparé de notre habitation. Celui qui pour l'amour de nous est né dans une étable veut bien encore venir partager notre pauvreté, rendre nos privations supportables et même agréables. Nous avons fait notre retraite comme dans nos Maisons de France, la prédication exceptée, mais nous nous sommes bien gardés chaque soir d'omettre la bénédiction du Très-Saint Sacrement. Le jour de la Toussaint, nous avons renouvelé nos vœux avec la plus grande solennité, et le soir nous avons fait fête au réfectoire. Le jour de saint Charles et de saint Vital ne pouvait ne pas être un jour de réjouissance assez grand pour faire revenir à table le plat de riz. Il n'était pas possible que vos enfants si éloignés qu'ils fussent, vous oubliassent en ce jour ; ils ont parlé de vous au bon Dieu et de vous entre nous. Depuis ce temps, les grands travaux ont cessé, on ne travaille plus que pendant les récréations. Je profite de mes loisirs pour apprendre l'anglais, sous la direction du Frère Kerney : cette

langue m'est de plus en plus nécessaire ; le P. Séguin étudie de son côté les langues sauvages. Tous nous avons la consolation d'observer nos Saintes Règles. J'avais besoin de ce repos au milieu de mon grand voyage ; c'est une halte bien agréable pour moi, je vous assure et qui l'est aussi pour nos Pères et Frère. J'ai atteint la Mission la plus éloignée, mais je ne suis pas au bout du monde, du monde malheureux surtout. Au nord-ouest de Good-Hope, depuis Peel's-River jusqu'à Youkon, sur le territoire russe, est répandue la nombreuse tribu des Loucheux. Le P. Grollier, malgré sa mauvaise santé, a déjà visité ceux de Peel'river, mais ceux de Youkon ne l'ont été que par un ministre protestant. S'il le peut, le P. Séguin ira les visiter au printemps pour les empêcher d'embrasser une fausse religion. Au nord-est, se trouve un nouveau poste de traite parmi les Esquimaux, presque sur les bords de la mer Glaciale. Ce sont encore là des sauvages qui attendent et qui désirent la bonne nouvelle : *Parvuli petierunt panem et non erat qui frangeret eis.* Vous comprenez ma pensée, Monseigneur, ce sont de nouveaux enfants que je vous prie de sacrifier pour la gloire de Dieu et le salut de ces pauvres infidèles. Quand ceux-là seront évangélisés, je ne vous en demanderai plus. Il en faudrait deux, outre le P. Séguin. Il est nécessaire de remplacer le P. Grollier, à qui tout voyage est devenu impossible et qui a besoin d'aller au plus tôt dans une Mission mieux établie où il pourra ménager ses forces, tout en utilisant le zèle qui le dévore. Trois Pères de résidence à Good-Hope évangéliseraient non sans peine mais avec succès les peuples de l'extrémité du monde. J'espère que dans quelques années la Mission de N.-D. de Bonne-Espérance sera sur un meilleur pied ; les commencements sont toujours pénibles. Malgré notre pauvreté nous sommes cependant plus heureux ici que dans nos autres Missions, parce que nous n'avons point d'engagés et que nous sommes complétement en famille ; nous sommes à l'abri des prétentions de ces étrangers dont les exigences dépassent toujours les nôtres. Si nous pouvions avoir des Frères en nombre suffisant, nous nous passerions de tous ces serviteurs, qui sont la source des plus grands

ennuis du Missionnaire. Je plains d'avance le P. Séguin si, pour achever son établissement il est obligé d'avoir des hommes à commander.

Quand je suis arrivé à Good-Hope il faisait déjà bien froid; la rivière a commencé à charrier de nombreux glaçons qui ont fini par la couvrir, mais sans cesser de marcher. Vers le 4 novembre ils se sont arrêtés tous debout comme pour marcher encore. Malgré l'abondance de neige qui est tombée ces jours-ci, ils rendent la rivière impraticable. J'espère cependant qu'au mois de janvier je pourrai y trouver mon chemin. Une fois dans notre Maison, il suffit d'y entretenir un bon feu avec le poêle que nous possédons pour que nous ne ressentions pas les rigueurs du froid. Jusqu'à ce jour le froid n'est pas descendu au-dessous de 30 degrés centigrades.

1er janvier 1862.

Bien-aimé Père, mon cœur ne vous donne pas d'autre titre ce matin ; si éloigné que je sois du centre de la Famille, je ne veux pas le céder à mes Frères plus favorisés que moi. Le cœur ne connaît ni distance, ni obstacle, aussi je vous assure que le mien est en fête et que souvent il va trouver le vôtre, dont il a l'avantage d'être toujours compris. Tous les enfants font aujourd'hui des vœux et des souhaits pour leurs parents. Ce n'est pas en ce jour que je puis oublier que je suis votre fils, puisque voilà neuf ans que prosterné au pied de l'autel de N.-D. de l'Osier, je me consacrais à jamais au bon Dieu par les mains de Marie et je devenais tout à la fois son Oblat et votre enfant. Ni vous, bien-aimé Père, ni notre chère Congrégation n'avez gagné grand' chose en faisant l'acquisition de ma personne; mais pour ma part, je n'ai jamais regretté une minute la démarche que j'ai faite alors, et si jamais vous vouliez briser ce contrat, certainement je ne serais pas d'accord avec vous; loin de vouloir le briser, je ne veux que le fortifier s'il pouvait l'être, et je me hâterais de le signer s'il ne l'était pas. Ainsi, c'est donc bien entendu, je suis votre fils : j'ai renouvelé ce matin mon engagement devant Dieu, et je

le renouvelle maintenant devant vous. Puissé-je mourir en digne Oblat et avoir le bonheur de posséder encore longtemps mon Père !

Je ne sais si je partirai bientôt, je tâcherai de le faire dans quelques jours, mais il se présente de telles difficultés, que je doute de pouvoir les surmonter. Pendant les trois mois qui viennent de s'écouler, je n'ai presque pas vu de sauvages : ce n'est pas l'époque de leur visite au poste. Ils arriveront après mon départ, mais ils ne sont point à plaindre puisqu'il y a des Missionnaires pour les recevoir. Mon voyage a donc été surtout pour nos Pères et pour régler les intérêts de la Mission. J'ai cependant eu la consolation de baptiser cinq adultes, d'en admettre quatre à la première Communion et à la Confirmation : c'est bien peu, mais c'est le commencement. Quelques peines se sont mêlées aux joies que j'ai recueillies. Ceux qui ordinairement nous donnent partout des consolattons m'ont affligé à Good-Hope, je veux parler de certains engagés au service de la Compagnie qui semblent avoir quitté leur pays de foi pour venir cacher leurs honteux désordres dans ces lieux sauvages, déshonorant leur nation et leur religion. Ils évitent le Missionnaire, dont ils craignent la vue et surtout les remontrances, et outre le scandale qu'ils offrent aux sauvages, ils abusent quelquefois de la confiance que ces derniers ont en eux pour les éloigner de nous et de Dieu. C'est la première fois que je trouve de si tristes dispositions chez des Canadiens ; que Dieu leur pardonne et les amène à de meilleurs sentiments !

Le petit nombre de sauvages que j'ai vus en passant me paraissent assez bien disposés : ils sont loin cependant d'avoir acquis les mœurs chrétiennes, mais ils peuvent les acquérir. J'ai appris par eux que cet hiver encore quelques familles ont abandonné des vieillards et des infirmes qui ne pouvaient plus marcher et les ont ainsi laissés mourir de froid et de faim. Je n'ai point vu les coupables mais j'ai pris toutes mes mesures pour empêcher que jamais pareille chose se reproduise, menaçant des châtiments les plus terribles ceux qui abandonneraient ainsi leurs vieux parents. Nous n'avons jamais à

déplorer de pareils crimes dans nos Missions plus avancées. Un autre embarras, c'est le manque de femmes pour les jeunes gens. Croiriez-vous que ces malheureux sauvages étaient dans l'habitude de tuer la plupart des petites filles aussitôt après leur naissance? Cette cruelle coutume est, je pense, entièrement abolie, mais la nation est punie maintenant par où elle a péché.

L'hiver jusqu'à présent a été passablement rigoureux ; les quinze premiers jours de décembre surtout ont été extrêmement froids. Nous n'avons pas eu moins de 35 degrés centigrades et plus de 47 ; nous avons été obligés, afin de pouvoir dormir, de nous rapprocher les uns des autres, comme dans les campements. Il faut vous rappeler, Monseigneur, que nous sommes au 66e ou 67e degré de latitude nord et au 128e de longitude. Cependant la température s'est un peu adoucie. Quoi qu'il en soit, le chef traiteur du fort Anderson, qui est à 60 ou 80 lieues au nord-est, sur la terre des Esquimaux, vient d'arriver avec quatre hommes. Tous sont défigurés ; les uns ont le nez gelé, les autres la joue, et un autre les paupières. Ce n'est pas très-rassurant pour moi qui dois me mettre en route dans quelques jours, mais pourrais-je craindre de m'exposer à supporter pour Dieu ce que ces hommes supportent si volontiers pour de l'argent? Je vous avoue que le courage des marchands de fourrures me fait souvent rougir et n'est pas un petit stimulant pour moi.

Je vais partir sans avoir vu les Esquimaux et les Loucheux. Ces voyageurs m'assurent néanmoins que les premiers nous désirent ardemment, et ce serait bien en ce moment, qu'ils n'ont pas encore été trop gâtés par le commerce des blancs, que l'on pourrait obtenir quelques bons résultats. Le P. Grollier a vu les Esquimaux de Peel's river; il a baptisé un certain nombre de leurs enfants, mais il n'a pas pu instruire les adultes. Ces sauvages, dit-on, ont au suprême degré la passion du vol, mais ce vice est compensé par beaucoup d'autres bonnes qualités. Il est certain qu'ils nous demandent, qu'ils sont très-heureux d'entendre chanter des cantiques montagnais et qu'ils désirent ardemment les objets de piété.

La petite anecdote suivante vous le prouvera. L'été dernier, le ministre protestant se rendant à Youkon avait sur son passage rencontré bon nombre de nos sauvages; il prenait à tous, autant qu'il le pouvait, leurs différents objets de piété. Il s'était ainsi fait une pacotille de croix et de médailles. Plus tard, il rencontre des Esquimaux. Ces pauvres infidèles n'avaient ni médailles, ni croix, le ministre n'eut donc rien à prendre, mais Dieu permit qu'il eût à laisser prendre. Les sauvages s'emparèrent en effet de plusieurs de ses effets, et le cher homme ne put les avoir qu'à la condition de livrer les croix et les médailles qu'il avait volées.

Jusqu'à présent, Monseigneur, j'ai toujours trouvé moyen, excepté dans les voyages, de faire blanchir et raccommoder mon linge. Ici nous ne pouvons en venir à bout, il nous faut faire cela par nous-mêmes. Ainsi, à tous nos emplois nous avons ajouté celui de laveur et de raccommodeur. Mes chers compagnons ne m'ont laissé remplir ces fonctions que le plus rarement possible, cependant j'ai dû m'exécuter quelquefois; les bonnes sœurs de l'île à la Crosse pousseront des *Seigneur! Seigneur!* quand elles verront les jolis points que j'ai faits à ma soutane.

Mission Sainte-Thérèse, fort Norman, 24 janvier 1862.

Monseigneur et bien-aimé Père, j'ai enfin pu partir de Good-Hope et arriver ici. J'espérais avoir une occasion qui ne s'est point présentée. J'ai eu toute la peine du monde pour trouver deux hommes et trois chiens en état de traîner nos couvertures et nos provisions. Je n'aurais jamais pu avoir ces chiens et ces provisions sans l'aide de messieurs les chefs traiteurs des forts Good-Hope et Anderson. Enfin, tout étant réglé pour le départ, le 8 janvier, après avoir récité l'Itinéraire et prié une dernière fois dans le pauvre mais si aimable petit sanctuaire de N.-D. de Bonne-Espérance, je partis dans l'intention d'aller coucher au fort, accompagné du cher P. Grollier, qui entreprenait malgré moi de m'accompagner jusque-là. Nous

avions une bonne lieue à faire et j'étais sûr qu'avec sa maladie il lui était impossible de parcourir ce trajet. Il forma son dessein étant assis, position dans laquelle il ne souffre nullement, mais il n'avait pas fait cent pas qu'il me demanda de nous reposer de temps en temps. En effet, il était obligé de s'arrêter pendant quelques minutes pour respirer à son aise. J'aurais voulu à tout prix le faire retourner à la maison dont nous étions encore si peu éloignés, mais il voulait, disait-il, avoir la consolation de m'accompagner jusqu'au fort, consolation que je partageais bien assurément, mais que je craignais de voir nous coûter trop cher. Nous continuâmes d'avancer, en nous arrêtant de temps en temps pour respirer. Nous n'étions pas au tiers du chemin, que, comprenant l'impossibilité où il était d'achever le trajet, il me pria de prendre le devant pendant qu'il irait tout doucement et de lui envoyer un traîneau et des chiens. La chose vous paraît sans doute bien simple, Monseigneur, mais à moi elle ne me parut point ainsi. Ce n'est pas dans un pays tel que celui où nous vivons que l'on peut laisser sans danger, même momentanément, un malade comme le P. Grollier. Qu'il se fût assis, il aurait pu être saisi de froid, se geler et sinon mourir, du moins demeurer estropié le reste de sa vie. Je ne consentis donc qu'à la dernière extrémité à le laisser seul, mais il fallut en venir là. Après lui avoir bien recommandé de ne pas céder à la fatigue, mais de marcher toujours un peu, je pars et j'arrive au poste, en soufflant aussi fort que le P. Grollier lui-même. Le gentilhomme en charge envoya aussitôt un homme avec une carriole et trois bons chiens au-devant du pauvre Père; quelques moments après il arrivait sans aucune incommodité. Nous passâmes la nuit au fort et nous y célébrâmes la sainte Messe le lendemain. Le P. Seguin et le Frère Kerney vinrent nous rejoindre et nous déjeunâmes tous ensemble pour la dernière fois. Puis je les embrassai, les bénis ainsi que tous les catholiques du fort, et je partis avec trois sauvages, dont l'un venait avec un traîneau et deux chiens pour nous secourir les quatre premiers jours. Le P. Seguin et le Frère Kerney, plusieurs autres personnes du fort m'accompagnèrent encore pendant quelques instants;

bientôt, ne pouvant plus marcher sans raquettes, *j'emmanchai* les miennes et je leur donnai congé.

Nous n'allâmes pas au delà de quatre ou cinq lieues, les chiens étaient trop chargés et la rivière trop impraticable. Vous le comprendrez sans peine. Lorque la glace se fixe définitivement sur l'eau, elle ne le fait que par gradation, en commençant par le nord et en remontant le courant. Une fois que la glace est prise, le courant n'est pas aussi libre, l'eau monte au-dessus de la surface coagulée, accumule les glaçons qu'elle entraînait avec abondance et forme ainsi souvent de véritables montagnes; on ne saurait se faire une juste idée de ces créations fantastiques sans les avoir vues. La glace s'est-elle établie partout, outre que beaucoup de sources qui alimentaient la rivière sont arrêtées, l'eau reprend son cours naturel qu'embarrassaient les glaçons flottants ; elle baisse donc d'une manière considérable ; la glace à son tour s'affaisse, mais non uniformément. En s'affaissant, parfois elle se brise et donne passage à l'eau qui vient encore se congeler à la surface. Tous ces accidents, toutes ces combinaisons rendent à certains endroits la rivière littéralement impraticable. Dans ces circonstances, un sauvage passait le premier avec une hache, émoussant à grands coups les glaçons les plus dangereux ; malgré ces précautions, nous avons eu des difficultés incroyables.

Le premier soir nous eûmes l'avantage de ne pas coucher tout à fait dehors et à la belle étoile. Nous nous arrêtâmes dans une espèce de maison que le pêcheur du fort habite pendant l'automne et qu'il abandonne ensuite. Elle était ouverte à tous les vents, mais nous aurions cependant été très-heureux d'en rencontrer une semblable à chaque campement. Le lendemain j'éprouvai un retard et je fus même effrayé par la maladie de l'un de mes sauvages ; il était épileptique. Jugez de mon embarras : entreprendre un voyage aussi long avec un homme dans un tel état de santé ! Quel danger pour lui ! quelle inquiétude et quelle anxiété pour moi ! Cependant on me rassure en me disant que les attaques sont rares. Nous partons et peu de temps après nous apercevons le soleil. Le jour de

mon départ du fort, on espérait le voir pour la première fois depuis le 6 décembre. Néanmoins on ne peut pas dire qu'il disparaît entièrement, car même à 8 ou 10 lieues au-dessous de Good-Hope on peut voir des montagnes éclairées par le soleil et voir le soleil lui-même en montant à leur sommet, mais alors son lever, son midi et son coucher ont lieu au même point.

Pendant cette seconde journée, nous n'avons pas été trop fatigués par les glaçons : nous avons pu les éviter en suivant les côtes, mais j'ai dû marcher en second devant les chiens, pour leur rendre le chemin plus facile, et j'ai continué à le faire le reste du voyage. Le soir, pour la première fois de cette nouvelle année, il fallut me contenter d'un campement. Je ne sais quel degré marquait le thermomètre, mais je sentais un froid vraiment glacial. Il ne faut pas moins d'une heure chaque soir pour préparer le campement ; une grande quantité de bois nous est nécessaire, on doit ensuite enlever du mieux que l'on peut avec ses raquettes la neige qui encombre la place qu'occupera notre lit ; on couvre cette place de branches d'épinettes sur lesquelles on étend nos couvertures et on a ainsi un lit sur lequel on finit par dormir, quoiqu'il soit loin du *simplici grabato* que nous accordent nos saintes Règles. J'aidai un peu à préparer ce premier campement, mais je ne l'ai plus fait dans la suite, j'étais trop fatigué. Pendant que mes gens se livraient à cette besogne, je m'ensevelissais à moitié dans la neige, afin de conserver ma chaleur jusqu'au moment où ils allumaient le feu. Une âme plus ardente que la mienne, Monseigneur, vous ferait de magnifiques descriptions de bien des choses réellement remarquables que nous avons parfois rencontrées, car ces pays de glace ont aussi leurs beautés. Un saint aurait élevé son cœur à Dieu, en voyant chaque soir le plafond de notre hôtellerie si richement décoré et quelquefois si splendidement éclairé par des aurores boréales, auprès desquelles nos feux d'artifice ne sont que ténèbres. Pour moi, je vous l'avouerai franchement, j'étais insensible à toutes ces magnificences. Ce verset du Psaume : *Les cieux racontent la gloire de Dieu,* ne m'est pas même venu à

l'esprit, je n'étais sensible qu'au froid, et souvent lorsque j'étais sensé faire mes méditations, je répétais : Gelé et froid, bénissez le Seigneur; neiges et glaces, bénissez le Seigneur : *Benedicite, gelu et frigus, Domino; benedicite, glacies et nives, Domino.* Rien n'avait d'attrait comme le bon feu du campement; j'aurais dû dire alors : Feu et flammes, bénissez le Seigneur: *Benedicite, ignis et œstus, Domino,* mais je ne pensais qu'à jouir et non à remercier le bon Dieu, tant il est vrai que les privations sont plus propres à nous faire penser à lui que les jouissances!

Lorsque j'avais un peu réchauffé mes mains et ma figure, je me déchaussais et je me lavais les pieds avec de la neige On m'avait enseigné ce remède pour prévenir le mal de raquettes; je l'ai employé chaque soir et je m'en suis bien trouvé. Pendant ce temps, mes hommes faisaient fondre de la neige, se procuraient ainsi de l'eau et organisaient notre souper. Notre cuisine consistait à faire bouillir un morceau de viande à moitié sèche et à préparer le thé qui nous servait de boisson. Nous avions aussi une provision de ce pâté que votre Grandeur connaît; cette fois, c'était du bon; il était fait avec de la graisse d'ours. Mais comme nous n'allumions pas le feu à midi, à cause de la brièveté des jours, nous avions mis des morceaux de ce pâté dans nos poches, et quand nous en éprouvions le besoin, au risque de nous casser les dents, nous mangions un peu de *pâté froid.* Je ne vous parlerai pas de la propreté avec laquelle on faisait notre cuisine : ce mot doit être rayé du dictionnaire des sauvages et même de celui des voyageurs du pays. Malgré cela, j'avais ordinairement un assez bon appétit. Cependant un soir, plus fatigué que d'ordinaire, j'éprouvais un véritable dégoût. Pour le combattre, je me permis un petit acte de sensualité. J'avais pris un peu de farine aux pauvres Pères de Good-Hope : je me disposais à m'en servir et afin qu'il y eût un peu de propreté, je préparai moi-même le souper Je fis dégeler dans une poêle un morceau de mon pâté, j'y mis de l'eau et de la farine, je fis ainsi un ragoût que mes sauvages dévoraient des yeux et du nez, désirant bien le dévorer d'ailleurs. Tout était à peu près ter-

miné, lorsque par un malheur très-commun en campement, le tout fut dans un moment recouvert de cendres et de charbons, ce qui donna à mon plat l'avantage d'être suffisant pour tous.

Quand nous avions assez mangé et parlé et que mes hommes avaient fumé, nous récitions ensemble la Prière du soir, puis nous faisions notre lit, en étendant nos couvertures sur les branches. En France, si j'avais été fatigué comme je l'étais, j'aurais pu me déshabiller pour dormir : ici on fait tout le contraire... Pour me coucher, je reprenais mes bas et toutes mes chaussures, j'ajoutais à mes habits ordinaires une grosse capote, et afin d'avoir part à la chaleur de mes sauvages, je leur faisais partager mes couvertures, au risque de partager leur vermine. Le matin, à notre réveil, nous avions quelquefois une épaisse couche de neige sur le dos, toujours de la gelée. A certains moments, nos couvertures se trouvaient plus ou moins endommagées par le feu. Notre déjeuner se composait des mêmes aliments que le souper : il en a été ainsi pendant tout le voyage.

Je ne vous ai rien dit, Monseigneur, de la récitation du Saint Office, c'est que je ne le récite point, ce serait impossible. Nous le remplaçons, avec l'agrément du Souverain Pontife, par la récitation du Rosaire. Dans un des campements, j'ai perdu mon chapelet et j'ai été réduit à me servir de celui d'un de mes hommes que je me suis approprié : c'est presque la seule dévotion qui nous soit possible dans ce genre de voyage..

Quatre jours s'étant écoulés, le métis qui était venu pour nous aider avec ses deux chiens s'en est retourné et j'ai continué ma route avec mes deux sauvages, dont l'un avait été baptisé par moi le jour de Noël, et l'autre qui n'a pas encore reçu cette grâce, pourra, je l'espère, l'obtenir bientôt. Voici notre ordre de marche. En tête s'avance un sauvage la hache à la main pour s'en servir au besoin et un ballot sur les épaules. Je marchais après lui, n'étant chargé que de ma personne et de mes vêtements, et malgré cela, j'étais chaque soir le plus fatigué. Les chiens traînaient après moi nos provisions

et les leurs, et le second sauvage, armé d'une longue perche, poussait de temps en temps le traîneau et fermait la marche. Votre Grandeur a mon portrait en différents costumes : si vous pouviez me posséder en costume de voyage d'hiver, je ne doute pas que ce nouveau portrait ne rendît les autres jaloux, parce qu'il attirerait à lui seul tous les regards. Mon costume n'est nullement épiscopal, pas même ecclésiastique. A part une chemise de flanelle, je suis presque entièrement vêtu de cuir : un long pantalon de peau d'orignal, une seconde chemise de peau de caribou avec le poil en dedans et enfin une espèce de grande blouse de cuir d'orignal. Quand il ne fait pas si froid, ou lorsque j'arrive dans un fort, je remplace cette blouse par un surtout noir qui serait très-bon à lui seul pour un hiver en France, mais qui ici n'aurait aucune efficacité contre l'âpreté du climat. Mon anneau est attaché au même cordon que ma croix : je ne puis le porter à mes doigts, il me les ferait geler. Deux sacs de peau d'ours blanc sont suspendus à mon cou : ce sont mes mitaines, où mes mains sont toujours renfermées. J'ai sur la tête un large bonnet de peau de castor, par-dessus ce bonnet un châle de laine, dont je me recouvre le cou, les oreilles, et autant que possible le visage, un grand capuchon protége encore et le châle et le bonnet. Tout ce qui entoure ma figure est en moins d'une demi-heure couvert de glace : c'est ma respiration qui me joue ce tour. Je change alors mon châle de place et je mets sur la tête ce qui était sur la figure, je le fais dégeler au campement et toujours un peu brûler : ce sera bien chanceux s'il peut me suffire pour tout mon voyage d'hiver.

A l'exception du jour où je suis arrivé ici, le 21 janvier 1862, je ne crois pas que nous ayons eu de grands froids, je veux dire, des froids de 40 degrés et au delà. Le 15 cependant il soufflait une petite bise qui nous frappait au visage et qui me gênait suffisamment. Une fois, je ne sais pourquoi, j'adressai la parole au sauvage qui me précédait ; il se retourna, puis sans me répondre, il s'en vint tout à coup me saisir le nez, le presser en tout sens, le frotter avec de la neige, comme s'il eût voulu y éteindre le feu. Il voulait tout sim-

plement y ramener le sang qui s'en était retiré : mon nez, malgré tous mes soins s'était gelé, sans que je m'en doutasse le moins du monde. On me l'a de même dégelé sans douleur. Si on ne s'en fût pas aperçu à temps, le sang se serait retiré de plus en plus : je me serais peut-être dégelé par la chaleur, mais toute la partie compromise aurait disparu. Quel malheur ! si j'avais perdu mon nez ! jamais je n'aurais plus souffert qu'on tirât mon portrait ! Grâce à mon sauvage, il est resté à sa place : j'ai bien senti une petite douleur en l'approchant du feu après cet accident, mais à la seconde fois, tout était fini : aujourd'hui il fait peau neuve et il sera plus beau que jamais. Rien n'est si facile que de se geler le nez : le service que m'a rendu ce sauvage, je l'avais rendu trois semaines avant au P. Seguin, en allant de la Mission au fort.

Le dimanche, 19 janvier, nous arrivâmes au vieux fort Norman, situé à la place où la rivière du lac d'Ours se jette dans la rivière Mackensie. Vous ne sauriez croire la difficulté que nous avons eue pour arriver à cet emplacement. Il nous a fallu plus de deux heures pour faire à peine dix minutes de chemin. La jonction des deux cours d'eau rendait la glace plus dangereuse en cet endroit que partout ailleurs : vous auriez dit une foule de petites montagnes que nous ne pouvions gravir qu'à quatre *pattes* et qu'autant de précipices séparaient les unes des autres. Les chiens ont brisé le traîneau, les hommes leurs raquettes et nous avons été heureux de n'avoir pas d'autres accidents à déplorer, car il y avait réellement du danger. Ajoutez que la nuit nous avait surpris dans ce mauvais pas. N'ayant que ma personne à soigner, je pris le devant et je laissai mes hommes se débarrasser comme ils purent avec les chiens qu'ils conduisaient, mais je me trouvai bientôt plus embarrassé qu'eux. Pour éviter le danger, je m'approchai de la terre, mais les côtes étaient de véritables remparts qu'un zouave n'aurait pas franchis : je dus me contenter d'en approcher de mon mieux, mais toujours en marchant d'un glaçon à l'autre. J'étais déjà assez loin de mes hommes lorsque tout à coup il me sembla entendre le bruit d'un cours d'eau. Je me débarrassai de tous les obstacles que j'avais autour de

la tête, afin de mieux entendre, et il me fut facile d'acquérir la certitude que l'eau coulait entre quelques-uns de ces gros glaçons. Je n'ose plus avancer et je veux attendre mes hommes, mais bientôt le froid me saisit, m'oblige de reprendre ma marche. Je me dirige toujours vers la terre et j'arrive bientôt au bord de l'eau que j'avais entendue. Dieu merci, je puis l'éviter et j'arrive enfin à la porte du vieux fort abandonné. Là, en attendant mes sauvages, je dansai sans violon pour retrouver la chaleur que j'avais perdue en prenant les précautions nécessaires dans un si mauvais pas.

A leur arrivée, nous nous réjouîmes de n'avoir pas à préparer un lieu pour camper et nous nous installâmes dans une baraque ouverte à tous les vents, mais qui était encore bien préférable à un bon campement. Je profitai de cet avantage pour réciter, à la lueur d'un bon feu, l'office du Saint Nom de Jésus. Le froid m'empêcha de dormir une partie de la nuit, par la raison qu'un de mes sauvages crut que dans une maison il pouvait se dispenser de coucher auprès de moi. Une fois que ces braves gens sont couchés, ils en ont jusqu'au lendemain sans remuer : je n'en suis pas là, il s'en faut. Et c'est pour cela qu'ils aiment bien mieux se mettre en trois doubles dans leur couverture que de venir s'allonger à mes côtés, ils se trouvent plus tranquilles. Pendant une partie de la nuit, un chien vint remplacer le sauvage absent et, grâce à lui, je pus dormir un peu. J'avais encore deux jours de chemin avant d'arriver au nouveau fort où je me trouve actuellement. Le 21 janvier fut la dernière journée de ce voyage, elle fut aussi la plus pénible, à cause du froid.

Comme elle devait être forte, nous partîmes plusieurs heures avant le jour. Mon occupation continuelle fut de me frotter le nez et la figure pour les empêcher de se geler, mais je dus renoncer à retirer mes mains de leurs mitaines pour cette opération, car elles se seraient gelées elles-mêmes. Mon nez et mes yeux étaient trois sources abondantes qui me couvraient la figure de glace : en m'essuyant avec mes mitaines, l'eau pénétra dans le poil, s'y gela et fit que bientôt elles ne donnaient plus de chaleur à mes mains. Je me battais les

flancs, je faisais tous mes efforts pour ramener la chaleur au bout de mes doigts, et je ne pouvais y réussir. J'indiquai à un de mes sauvages où se trouvait dans mon sac une paire de gants bien fourrés, il me la donna : j'y plaçai mes mains et enveloppai le tout de mes grosses mitaines. Si j'avais été obligé de chercher moi-même ces gants, je me serais infailliblement gelé. Je parvins à me réchauffer les doigts, mais je me gelai deux fois le nez et une fois la joue gauche. J'en eus toujours connaissance à temps et je pus prévenir toute suite fâcheuse. Il fallut nous arrêter pour faire du feu, prendre un peu de thé, et grâce à ce double auxiliaire, j'arrivai ici le soir, ayant toujours le nez au milieu du visage et faisant l'ornement de ma figure.

Ma présence en ces lieux surprit tous le monde : on ne supposait pas que je pusse venir dans cette saison. Le maître du poste, quoique protestant, m'a reçu de son mieux, il m'a donné ce qu'il pouvait me donner, c'est-à-dire, une petite chambre bien froide, éclairée seulement par deux morceaux de parchemin troués que, pour cette raison, j'ai recouverts de papier. C'est donc une *chambre obscure*. Cependant vous ne sauriez croire combien je m'y trouve heureux. Aujourd'hui 27 janvier, fête du premier apôtre de mon pays, j'ai dans ma petite chambre notre Divin Sauveur en personne, il est mon pain quotidien, mon compagnon, mon soutien et mon tout. Mon petit sanctuaire est encore plus pauvre qu'à Good-Hope ; mais sachant que ce divin Sauveur se plaît avec les enfants des hommes, et sentant le besoin que j'ai de le posséder, je passe sur bien des choses. Grâce à ma cheminée, j'ai au coin de ma chambre une petite alcôve d'à peu près cinq pieds sur trois ; j'ai tapissé les murs de papiers et d'images, et dans un tout petit tabernacle je conserve le Saint des Saints. Malheureusement je n'ai point de porte et mon cher petit sanctuaire n'est séparé du reste de ma chambre que par un morceau d'indienne qui même n'est pas aussi large que je voudrais. Je ne sais si le Pape approuverait ma conduite en pareil cas, je ne sais si vous l'approuverez vous-même, mon bien-aimé Père, cependant je puis vous assurer que je renon-

cerais de suite à cette précieuse consolation si je savais que cela dût déplaire à mon Sauveur.

J'ai retrouvé ici mon petit garçon ; il a repris ses nobles charges et il me prépare assez de bois pour entretenir un bon feu et le jour et la nuit : je suis maintenant à l'abri du froid. Il m'est impossible dans cette saison de faire une Mission en règle, car à part quelques familles, les sauvages sont tous éloignés. Ils en auraient pourtant bien besoin, car ce poste et le fort Simpson sont les deux qui ont le plus souffert des Ministres. Les quelques sauvages qui sont ici ont presque tous été baptisés par eux, mais le sauvage de bon sens et de bonne volonté comprend, quand il nous voit, la différence qu'il y a entre les Ministres et nous, et je suis certain que si nous pouvions visiter ce poste en temps convenable et régulièrement, les Ministres n'auraient plus que les mauvais sauvages à acheter avec leurs présents. Je ne m'épargne en rien pour instruire autant que possible ceux que j'ai rencontrés ; je m'efforce même de montrer à lire et à écrire aux plus intelligents afin qu'à leur tour ils instruisent leurs parents. Oh ! que ne puis-je rester ici jusqu'au mois de juin ! Je donne aussi mes soins aux familles qui sont au service de la Compagnie : toute cette petite population me fournit assez d'occupation. Le chef traiteur ayant la bonté de m'admettre à sa table, je n'ai point à m'occuper de la nourrriture, ce qui me délivre d'un grand embarras...

Au Révérendissime Supérieur Général des Oblats.

Mission de Saint-Joseph, lac des Esclaves, 9 avril 1862.

« Mon Révérendissime Père,

Ce n'est que dans la nuit du 17 au 18 mars dernier que j'ai appris la mort de notre à jamais regrettable Fondateur. Tout Oblat a sans doute perdu en lui un Père, mais il me semble qu'à part vous, qui avez été obligé de lui succéder dans sa redoutable charge de Supérieur Général, je suis peut-être celui qui ai le plus de raison de m'affliger de cette mort, car

Dieu seul connaît ce que ce digne Père était pour moi dans ma position, et Mgr TACHÉ et moi seuls connaissons peut-être tout l'intérêt qu'il portait à nos Missions. Les mêmes lettres qui m'apprenaient cette mort m'annonçaient aussi la réunion du Chapitre pour l'élection d'un nouveau Supérieur Général. Je n'ai aucune raison de supposer que le Chapitre projeté n'ait pas eu lieu, et j'en conclus que la Providence nous a donné un autre Père en qui nous retrouverons celui que nous pleurons. Je ne sais, Révérendissime Père, ni qui vous êtes, ni qui vous pouvez être, mais dès lors que vous êtes Supérieur Général des Oblats, je suis votre fils respectueux et soumis, et je vénère en vous notre Fondateur, bien plus, Dieu lui-même. C'est donc bien entendu, je suis votre enfant et je vais agir comme tel. Veuillez accepter pour vous la première partie de ce journal, que je destinais à notre bien-aimé Fondateur. Je pourrais recommencer ma lettre, mais il me semble qu'en la faisant plus respectueuse,elle témoignerait moins de confiance à celui en qui je veux absolument voir un Père. Ainsi ce que je disais à notre vénéré Fondateur, c'est à vous que je le dis ; les conseils que je sollicitais, c'est de vous que je les sollicite ; toutes les demandes que je lui faisais, c'est à vous-même que je les fais.

Je vais maintenant continuer avec vous ce que j'ai commencé avec lui, la relation de mon voyage que j'ai été forcé d'interrompre jusqu'à ce jour, à cause de mes voyages incessants.

Je suis resté à la Mission de Sainte-Thérèse, fort Norman, jusqu'au 8 mars. Je n'ai vu pendant ce temps-là qu'un petit nombre de sauvages, une cinquantaine au plus qui, semblables à des oiseaux de passage, ne demeuraient avec moi qu'une demi-journée ou une journée entière. La plupart n'avaient jamais vu de prêtres. Deux seulement se sont dits protestants ; l'un était un chef qui avait deux femmes, et je crois que c'était l'unique raison qui lui faisait dire : « Je suis de la religion anglaise. » Je n'ai fait que trois baptêmes dans ce poste, dont deux d'adultes, que j'ai ensuite mariés. J'ai en outre instruit et admis aux sacrements les engagés de la Compagnie, et

quoique je n'aie vu que peu de sauvages et bien rapidement, je suis content d'y avoir séjourné, j'en espère quelques bons résultats. Le 8 mars arriva l'express de Good-Hope et des forts plus éloignés : j'appris qu'à Good-Hope, tant au fort qu'à la Mission, les provisions avaient manqué après mon départ, et que pendant quinze jours on avait été réduit à ne manger que du poisson sec. Plusieurs sauvages avaient été plus malheureux encore. En venant de Good Hope au fort Norman, un de mes hommes avait laissé dans un campement une ou deux paires de souliers usés : quelques jours après, une famille sauvage qui ne mangeait pas depuis longtemps, les dévora à belles dents. Mais ce n'est pas tout : un misérable père tua et mangea sa petite fille âgée de quatre ou cinq ans, baptisée heureusement par le P. GROLLIER. On suppose que bien d'autres auront été réduits à cette horrible extrémité. La mère de cette enfant ne voulut pas prendre part à ce festin inhumain. Il paraît que les deux sauvages qui m'avaient accompagné la rencontrèrent en s'en retournant : elle fuyait avec ses autres enfants, de crainte de les voir encore dévorer par son mari. Grâce à leur secours, m'a-t-on dit, elle put se rendre à Good-Hope et y puiser des forces physiques et morales. Pauvre mère, elle aussi avait besoin de rendre son cœur fort ! Le mari arriva quelques jours après, et le P. GROLLIER me dit qu'il fait la terreur du pays.

Le 8 mars, je me mis en route pour le fort Simpson avec trois gentilshommes ; deux sont commis de la Compagnie, le troisième est un savant venu dans ces contrées depuis trois ans, dans le but de faire avancer les sciences naturelles. Nous étions en tout six de cinq nations différentes : les deux commis étaient l'un, Anglais et anglican, l'autre, Ecossais presbytérien, et notre savant était un Américain qui n'a pas encore choisi sa religion. Le serviteur de ces messieurs est un Iroquois, et mon petit garçon, métis du pays : tous deux sont catholiques. Ce voyage, selon toutes les apparences, devait être plus agréable que les précédents, je le faisais du moins en bonne société. Ces messieurs, laissant de côté toute antipathie religieuse ou nationale, avaient pour moi tous les égards possibles. Deux

d'entre eux m'avaient déjà rendu de grands services pour quitter Good-Hope; ils m'ont continué leurs bons offices. Je n'avais ni traîneau, ni chiens, j'avais même lieu de craindre que mon jeune homme n'embarrassât au lieu de servir. Afin de pouvoir porter mon petit bagage et nos provisions, les gentilshommes ne prirent qu'un domestique au lieu de deux : avec un second, il aurait fallu augmenter les provisions, et les chiens n'auraient pas pu tout traîner. Nous nous entendîmes pour simplifier encore notre bagage. Comme nous devions tous coucher ensemble, nous diminuâmes le nombre de nos couvertures, et malgré cela, les deux traîneaux qui avaient l'un trois chiens et l'autre quatre, étaient on ne peut plus chargés. Ma grande inquiétude était en partant de retarder la caravane, car, outre que mes compagnons devaient retourner sur la glace du fort Simpson au fort Anderson parmi les Esquimaux, j'avais tout lieu de craindre d'arriver trop tard au fort Simpson pour profiter de l'unique occasion de venir ici, à la Mission de Saint-Joseph. Arrivés au campement, ces messieurs, n'ayant qu'un serviteur, étaient obligés de travailler pendant plus d'une heure et demie pour le préparer. Je pus les aider les deux premiers soirs, mais ensuite, je dus y renoncer, et force me fut de les voir travailler à faire mon lit sans pouvoir y mettre la main moi-même. Dès la deuxième journée de marche, j'avais les pieds couverts d'ampoules ; à la fin de la troisième, ils étaient littéralement comme si on eut enveloppé les extrémités, dessus et dessous, avec des mouches ; des douleurs rhumatismales vinrent se joindre à tout cela, et quand le matin, ou même après quelques instants de repos, il fallait se remettre en route, c'était pour moi des souffrances inouïes, que je ne pouvais dissimuler. Un bâton m'aurait bien rendu service si nous eussions marché sur la terre ferme, mais sur les glaces il aurait fallu une troisième raquette à mon bâton. Mes nobles compagnons, ayant la bonté de me faire partager leur nourriture, plus confortable que ne l'est ordinairement la nôtre, m'ont rendu par là un grand service ; je crois que sans ce secours je n'aurais jamais pu arriver au terme de mon voyage. Mon unique soulagement

était, une fois arrivé au campement, de me déchausser et de me laver les pieds avec de la neige ; il me semblait toujours que je les avais dans le feu.

A moitié de notre voyage, nous rencontrâmes trois sauvages qui étaient à la chasse ; deux n'avaient jamais vu le Prêtre, j'avais entretenu le troisième pendant quelques instants l'automne dernier. Nous les payâmes pour marcher devant nous et nous faciliter ainsi pendant un jour notre chemin à travers la neige. Une fois au campement j'eus besoin de m'exciter pour leur parler de religion, car il me semblait que mes forces morales étaient aussi abattues que mes forces physiques, d'autant plus qu'ils paraissaient peu désireux de se faire instruire. Cependant je m'approchai d'eux et j'essayai de leur faire comprendre qu'ils devaient penser à autre chose qu'à la chasse. L'un d'eux alors, au nom de tous, me répondit qu'ils prieraient volontiers, mais que depuis que nous étions dans le pays tout le monde mourait, que notre baptême hâtait la mort, et bien d'autres choses de ce genre. Je lui demandai ce qu'étaient devenus ses ancêtres, qui étaient morts, bien que les prêtres fussent éloignés. Il ne sut que me dire.... Je m'efforçai de leur faire voir la sottise de leurs préjugés, ce dont ils parurent convenir. Je leur enseignai l'existence d'un Dieu qui doit récompenser ou punir leurs œuvres, leur fis faire le signe de la croix et leur recommandai de ne pas avoir peur du Prêtre quand ils le verraient : je fis ensuite ma prière vocale et je me couchai. Je ne pus pas réciter chaque soir la prière en commun, comme en venant de Good-Hope, car nous n'étions que trois catholiques, dont l'un faisait ses prières en iroquois. Le dimanche seulement, nous récitions ensemble deux fois le chapelet, c'était notre exercice public.

Dans ce voyage, à part un jour, nous n'avons pas eu de trop grands froids. Mes compagnons m'ont, du reste, enseigné un secret pour ne pas se geler trop facilement : c'est de mettre du coton ou du poil dans le nez. Nous l'avons tous employé et nous croyons que cet expédient nous a assez bien réussi. Les trois derniers jours de voyage, il y avait à peine huit ou dix degrés de froid ; j'en aurais mieux aimé vingt-cinq ou trente ;

j'aurais, il me semble, moins souffert. A cette températuro, la neige fond entre le pied et la raquette; il se forme alors en cet endroit des boutons de glace qui sont loin de faciliter la marche, surtout quand on a des ampoules. Enfin, le 17 mars, à la chute du jour, nous arrivâmes au fort Simpson, après dix jours de marche. Quoiqu'il y ait plus loin du fort Norman au fort Simpson que de Good-Hope au fort Norman, j'ai cependant mis bien moins de temps pour faire ce voyage; c'est que maintenant les jours sont plus longs et la rivière est devenue plus praticable, la neige étant plus épaisse et plus dure. Ajoutez aussi que nous marchions plus vite. Malgré notre rapidité, nous sommes arrivés trop tard, car les lettres étaient déjà rendues au fort, et les hommes qui les avaient apportées devaient repartir le lendemain. Je n'avais pas les forces nécessaires pour me remettre immédiatement en route; il me fallait séjourner et pour prendre connaissance de mes lettres et écrires les réponses les plus indispensables. J'étais d'ailleurs horriblement fatigué. La blancheur de la neige et la réflexion du soleil avaient mis mes yeux dans un déplorable état; j'avais toutes les peines du monde à les ouvrir en face du feu ou d'une lumière. Cependant, après les lettres que j'avais reçues l'été dernier, il ne m'était pas possible de passer la nuit sans prendre connaissance de celles qui pouvaient ou me rassurer ou achever de m'enlever ce qui me restait d'espérance... Vous concevez quelle dut être la conséquence de mes lectures... Ce ne fut que le jour de Saint-Joseph que je pus offrir le saint Sacrifice pour le Père que je pleurais; toutes les Messes que j'ai pu dire depuis ont été à son intention, et cependant je n'ai pas encore dit toutes celles que je lui dois. Ma conviction intime est qu'il n'en a pas besoin, et je me sens plus porté à l'invoquer qu'à prier pour le repos de son âme. Le lendemain le bourgeois en charge, me voyant si abattu, eut la bonté de retarder d'un jour le départ de l'express, ce qui me donna quarante-huit heures pour me reposer et pour expédier nos affaires. Plusieurs sauvages de passage au fort ne considérèrent pas que j'étais fatigué et très-occupé; ils voulurent encore augmenter mes occupations. Il ne me fut pas

possible de les repousser entièrement, car ils avaient bien besoin de moi, et le ministre protestant m'aurait très-volontiers rendu le service de leur faire le catéchisme à ma place.

Reposé ou non, je dus me remettre en route le 20 au matin; le chef traiteur eut l'attention d'envoyer pendant deux jours un homme et quatre chiens pour traîner mon petit bagage, mes provisions et celles de mon petit sacristain et quelquefois aussi ma personne. Malgré la marche, ces deux premiers jours furent pour moi deux véritables jours de repos; j'en fus heureux, car je dus encore marcher à pieds et à la raquette jusqu'au 28 au soir, où j'arrivai au fort de la Grosse-Ile, mission du Saint-Cœur de Marie. Le 27, je saluai de loin la croix que j'ai plantée l'été dernier au lieu où s'établira la Mission de la Providence. Nous rencontrâmes là plusieurs familles sauvages qui augmentèrent un peu nos provisions et nous empêchèrent ainsi de dîner par cœur le jour de notre arrivée. Ces sauvages me témoignèrent un grand désir de se faire instruire et baptiser, et ils parurent enchantés quand je leur dis que dès l'été prochain nous fonderions la Mission de la Providence. Je me reposai deux jours à la Grosse-Ile, pendant lesquels j'achevais de lire mes lettres. Je confessai tous les employés de la Compagnie qui sont à ce poste et un certain nombre de sauvages qui y séjournent. Le dimanche, je donnai la Communion à une douzaine de personnes, la confirmation à une, le baptême à trois, dont deux adultes, que je mariai. Au lieu de me rendre de là au fort Roë, comme j'en avais formé le projet, je dus me diriger vers la Mission de Saint-Joseph. Ce contre-temps apparent était une véritable bonne fortune pour moi. Si je m'étais rendu de suite au fort Roë, j'y serais arrivé au moins quinze jours avant les sauvages. En passant par la Mission de Saint-Joseph j'allonge ma route d'une journée de chemin, mais je passe deux semaines en famille et je puis me confesser pour Pâques.

Nous nous mîmes en route le 31 mars de grand matin, sur le Grand lac des Esclaves. Nous l'avons traversé en quatre jours. Les chiens n'étant pas trop fatigués, je pus me faire un

peu traîner les trois derniers jours, ce qui me soulagea beaucoup. Depuis le fort Simpson, mes compagnons de voyage étaient tous catholiques; nous avons fait la prière du soir, et récité le chapelet en commun, acte de piété que nos catholiques n'omettent généralement point en Carême. Pauvre Carême ! Je ne crois pas l'avoir passé sans faire pénitence ; mais je n'ai pas encore commencé à jeûner : j'espère m'y mettre lundi prochain, comme je me suis déjà mis à l'abstinence depuis que je suis ici.

En quittant le fort Simpson, le froid étant moins grand, j'ai changé de costume. J'ai remplacé ma grande blouse de cuir par un grand surtout de drap, et mon capuchon par un voile bleu afin de ménager mes yeux. Il faut dans cette saison avoir un voile ou des lunettes, autrement on s'expose à souffrir beaucoup des yeux. Si je l'avais pris trois jours avant d'arriver au fort Simpson, j'aurais moins souffert. Ce voile rend service, mais il gêne aussi beaucoup : pour peu que le temps fût couvert, il m'était impossible de distinguer sur le lac la trace de mes compagnons, et cependant le temps couvert n'empêche pas le mal d'yeux, s'il vente ou surtout s'il neige.

Le 3 avril, au soir, je surpris agréablement le cher P. Eynard et le F. Boisramé. Le Père n'est pas gêné dans ses mouvements par la graisse, il s'en faut ; cependant il se dit en bonne santé, et il jeûne fidèlement. Le F. Boisramé est moins heureux, il est souffrant, et s'afflige un peu de ne pouvoir exécuter tout l'ouvrage qu'il y aurait à faire ici, surtout ayant un serviteur qui le fait souffrir par sa paresse et ses exigences. Comme l'été dernier, nos saintes Règles s'observent bien dans cette mission : une transgression existe puisque le P. Gascon a dû passer l'hiver ailleurs; mais elle n'est que momentanée, et ma présence va la faire disparaître. Néanmoins en ce moment je suis seul, le P. Eynard est en voyage à son tour. Il s'est rendu à l'extrémité du lac des Esclaves, à 30 ou 40 lieues d'ici. Comme le caribou y est en abondance, beaucoup de sauvages y séjournent. L'année dernière, lors de mon passage, ils m'avaient demandé la visite d'un Prêtre, je n'avais pu la leur accorder. Voici la lettre que le P. Eynard reçut

le lendemain de mon arrivée, lettre qui a déterminé son excursion. Je vous la traduis mot à mot :

« Mon Père, je voudrais rendre mon cœur fort, mais c'est « difficile. Mon enfant est mort, mon petit garçon que tu as « baptisé. Tout le monde ici est malade, c'est bien triste, va ! « Ecris-moi donc. Si nous pouvions voir le Prêtre, ce ne serait « point pénible ainsi. Vu que depuis longtemps je suis ma- « lade, je suis comme insensé ; donne-moi donc de la méde- « cine. Tous mes enfants, ma femme, tout le monde ici, mon « Père, fait pitié. Mais pour mon enfant qui est mort, parle « donc au bon Dieu. Sur cette terre, ce n'est que par Dieu et « le Prêtre que mon cœur devient fort, c'est pourquoi je pense « toujours merci. Envoie-moi bien ta parole, mon Père, car « sur cette terre, c'est par toi seul que je vis bien. Mais ça fait « pitié, mon Père, tout le monde est malade ici, ça finira mal, « je pense ; et des gens qui ne sont pas baptisés, il y en a « beaucoup qui vont mourir. Si le chef envoie des traîneaux, « toi aussi viens donc, mon Père.

« — Baptiste, sa parole, — c'est pour le Prêtre ceci. »

Quoique nous eussions été heureux de passer quelques jours ensemble, dès lors que j'étais ici pour prendre soin de la Mission et que l'occasion était très-favorable, je crus devoir faire partir le P. Eynard ; le besoin est réellement urgent. De tous côtés, les sauvages sont atteints d'un gros rhume qui en fait mourir un grand nombre. Le Père est parti mardi dernier, 8 avril ; il lui faudra bien dix ou douze jours pour accomplir son voyage.

Je vais officier *pontificalement* le dimanche des Rameaux et peut-être une partie de la Semainte Sainte, assisté par le F. Boisramé et mon petit garçon. Ici, comme dans les autres forts, les sauvages ne font que passer ; dans cette saison ils ne séjournent pas longtemps. Si le lac fournissait plus de poisson, nous aurions grande affluence pour Pâques. On me fait dire de ne pas partir parce que tous veulent me voir. Mais j'espère les retrouver à mon retour du fort Roë et confirmer ceux qui pourront l'être. Si je remplissais toutes les fonctions du P. Eynard, je n'aurais presque pas le temps d'écrire ; mais

afin d'avoir un peu de liberté, j'ai donné vacances à ceux qui fréquentent l'école et le catéchisme. Maintenant, grâce à Dieu, le plus difficile de mon grand voyage est fait. J'ai à remercier le Seigneur de ce que, malgré tant de difficultés, ma santé et mes forces se soient conservées. On dirait que les forces et la santé, qui quelquefois m'abandonnent, sont cependant à mon service, puisque j'en ai toujours assez pour m'acquitter de la charge que le bon Dieu m'a imposée. Plus d'une fois, épuisé de fatigues et presque découragé, je me disais à moi-même : *Oh ! c'est fini ! je n'en puis plus !* J'ai pu me convaincre qu'on en peut encore beaucoup, même lorsque l'on croit que l'on n'en peut plus, et le courage de mes compagnons qui, pour une fin bien différente, s'exposaient aux mêmes fatigues que moi, n'était pas un petit stimulant pour ma faiblesse, je vous l'assure.

Mission de Saint-Michel, fort Roë, 29 avril 1862.

Révérendissime Père, depuis quatre jours que je suis ici, voilà le premier moment dont je puis disposer, il sera pour vous, si court qu'il soit ; quand je serai dérangé, je laisserai là mon entretien pour y revenir. Le Jeudi Saint 19 avril au matin, le P. Eynard revint de son voyage ; il avait les oreilles, les joues et le nez gelés. Il ne l'était pas assez pour être défiguré à tout jamais, mais j'ai pu voir qu'il l'était passablement. D'où vient qu'en cette saison il se soit gelé ainsi, tandis que par les plus grands froids de l'hiver j'ai voyagé sans perdre autre chose que la première peau de mon nez et de ma figure ? La raison, bien-aimé Père, la voici : c'est que le P. Eynard est beaucoup plus mortifié que moi. En voyage d'hiver, il ne faut pas songer à se mortifier en se privant de nourriture ; pour ma part, je fais trois repas, et j'ai dans ma poche un morceau de *pâte gelée* pour m'en servir en cas de fatigue. C'est ce que le P. Eynard n'a pas osé se permettre pendant la Semaine Sainte. J'en ai été édifié mais non satisfait, et je vous prie instamment d'obliger vous-même vos enfants à se contenter dans ce pays rigoureux, lorsqu'ils voya-

genten hiver, des mortifications que la Providence leur envoie; elles sont, je puis le dire, bien suffisantes. Je ne prêche pas le relâchement, non, je ne le prêche pas; mais j'estime que quand il faut se dévouer, on doit le faire généreusement, et lorsqu'on peut ménager une santé si utile à la gloire de Dieu, on doit le faire avec prudence.

Nous avons célébré tous les offices de la Semaine Sainte aussi solennellement que nous avons pu. Le P. Eynard n'a pas été peu surpris de trouver en arrivant un petit reposoir destiné à recevoir le Très-Saint Sacrement. Vous connaissez le local de la Mission de Saint-Joseph : une grande salle de 20 à 22 pieds carrés : à l'une des extrémités se trouve une chapelle de 12 à 15 pieds, laquelle, une fois ouverte, fait de la salle une église ; à l'autre extrémité sont deux petites cellules : c'est dans l'une d'elles que nous avons vénéré la Sainte Eucharistie, le Jeudi et le Vendredi Saints. J'ai officié toute la semaine, je n'ai pas même omis le lavement des pieds. Jamais on n'avait vu choses pareilles dans ce pauvre pays. Le jour de Pâques j'ai encore célébré comme d'ordinaire, ni au trône, ni au fauteuil : je n'avais absolument d'épiscopal que mon anneau et ma croix, attendu qu'il m'a fallu encore simplifier mon bagage.

Le mardi de Pâques au soir je me suis remis en voyage. Cette fois j'ai réellement voyagé en seigneur. Le commis traiteur avait eu la bonté de me prêter quatre excellents chiens; j'ai presque pu me faire traîner autant que j'ai voulu, car ils n'étaient pas chargés. Le F. Boisramé avait si bien arrangé mon traîneau, que je pouvais m'asseoir et m'appuyer le dos comme dans une calèche épiscopale; c'est la première fois que j'ai cet avantage dans mes voyages. Je suis aussi parti de la Mission quasi épiscopalement ; le F. Boisramé ayant attelé ses quatre chiens, trop maigres pour faire le voyage du fort Roë, mais capables de faire une course de quelques heures, vint en carrosse, ainsi que plusieurs autres, me faire la conduite aussi loin que le jour le permit. Nos voitures, en glissant sur la neige, ne faisait pas grand bruit, mais nos cochers en faisaient assez et augmentaient encore le tumulte en allon-

geant de temps en temps à nos coursiers quelques coups de fouet. Notre marche fut moins bruyante une fois que notre cortége nous eut laissés, et nous avancions sans fatigue, car nous ne marchions que lorsque nous avions trop froid ; alors il fallait toujours courir, parce que les chiens n'abandonnaient pas leur trot. A deux heures après midi, le dégel nous força de camper et un peu aussi le besoin de dormir. Quand nous marchions au milieu du jour, c'était toujours dans la neige fondante : les chiens ne pouvaient plus courir et ne nous traînaient qu'avec de grandes difficultés ; il nous fallait alors prendre des bains de pieds forcés, mais quelques heures après le coucher du soleil, nous reprenions notre course sur la glace et les chiens auraient pu traîner les plus lourds fardeaux sans se fatiguer. C'est mon dernier voyage d'hiver ; il a été le plus agréable, quoiqu'il ait été assaisonné de quelques misères. Une fois, pendant le jour, mais à une heure où la neige ne fondait pas encore, je marchais, et mon petit garçon se faisait traîner, tout à coup les chiens prirent la course dans une direction contraire à celle que nous devions suivre, sans qu'il fût possible de les retenir : bientôt le petit sacristain tombe du traîneau, et les chiens, comme des chevaux fougueux, de courir de plus belle. L'homme qui nous accompagnait eut le temps d'arrêter les chiens de son traîneau ; il me dit alors de m'en servir pour me rendre avec le petit jeune homme sur une île voisine, tandis qu'il s'efforcerait de rejoindre nos coursiers révoltés.

(La suite au prochain numéro.)

